

Hareng au sang

Christine Chaumartin

Hareng au sang

roman policier

Du même auteur :

Château La Fugue, Éditions des Falaises, 2020

Photographie de couverture de l'auteur

© Editions des Falaises, 2020
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen
102, rue de Grenelle - 75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr



*La mer se referme sur l'homme,
comme un tiroir sur un secret.
Seuls quelques poissons gloutons
profiteront de la terreur de
ses yeux morts et visiteront
sa bouche ouverte sur son dernier cri.*

Ce qui est sûr, c'est qu'on ne risque pas de se tromper. L'odeur est partout. Ce serait peu de dire qu'elle a saturé l'air : elle semble l'avoir remplacé. Ce qu'on inhale, ce ne sont pas des molécules d'oxygène, mais de triméthylamine, C_3H_9N : un atome d'azote, trois de carbone et neuf d'hydrogène pour un résultat horrifique. Enfin, il s'agit plutôt heureusement d'un cocktail de triméthylamine et de fumée. Une fumée âcre et vaguement sucrée au point d'en devenir écœurante, une fumée collante qui s'accroche aux vêtements et aux cheveux. À moins de souffrir d'anosmie, on devine les yeux fermés qu'on est à une fête du hareng. Mais pas n'importe laquelle : la dernière de la saison, après celles du Tréport, de Dieppe et de Saint-Valéry-en-Caux. Celle qui clôt les festivités jusqu'à l'année suivante, celle de Fécamp. L'affiche a placé les festivités sous l'égide d'un Poséidon débonnaire. Ses longues moustaches, chevelure et barbe rousses moutonnent en boucles généreuses entre lesquelles se faufilent... des harengs. Un Poséidon qui aurait troqué sa couronne contre un bonnet de marin pêcheur, son trident contre une fourchette sur laquelle est plantée une demi-patate, et qui fumerait un brûle-gueule de terre-neuvas !

Donc, les harengs sont partout, harengs grillés,

harengs fumés, harengs marinés, harengs en salade et en galettes. Sur le Grand Quai, des tonnes de harengs se sont déversées comme s'il en avait plu, comme si une marée gargantuesque, submergeant les digues, les avait portés dans son flux puis abandonnés en se retirant, tout luisants et frétilants sur les pavés, dans des tonneaux, des cagettes, des paniers, des filets tendus partout dans la ville. Les stands se sont installés au pied du musée des Pêcheries et sur le quai Sadi-Carnot. Celui des majorettes, du club de rugby, de foot ou de cyclisme, dont les harengs, paraît-il, ont été pêchés à pédalo, ceux des associations qui restaurent de vieux bateaux, celui du lycée maritime... Tous vendent le même hareng grillé sur le même fût métallique transformé en barbecue, et tous ont leur stock de bois pour alimenter le feu tout le week-end. Hors de question de laisser s'éteindre les braises, il n'y a pas d'heure pour manger un hareng sur le pouce, avec un verre de blanc. Et puis, on se réchauffe autour des feux parce que le brouillard a du mal à se lever, à moins que ce ne soit la fumée qui s'accumule sur le quai. Elle râpe la gorge et irrite les yeux. Les habitués qui s'affairent autour des grilles chargées de poissons sont équipés en conséquence : lunettes de ski ou masque de plongée, sans doute piqués à leurs gamins. L'effet est plutôt surréaliste. Et pour en rajouter encore, dans la cour de l'ancienne boucane, on ne grille pas, mais on fume des filets. L'odeur du bois qui brûle finit par l'emporter sur celle du poisson, qui ne parvient plus guère qu'à constituer l'arrière-plan du paysage olfactif. Pas pour les goélands à l'odorat aiguisé. Ils s'affolent, enivrés par le parfum de cette débauche harengère. Ils tournent frénétiquement au-dessus des bassins et des stands en poussant des cris stridents de frustration. De temps en temps, l'un d'eux tente en vain un piqué, puis repart bredouille, plus énervé encore. Pas un poteau qui ne soit coiffé de sa sen-

tinelle emplumée, l'œil roulant sans cesse, à l'affût de la moindre arête échappée des poubelles, de la moindre assiette laissée sans surveillance.

Mathilde aussi reste vigilante et, elle aussi, les surveille du coin de l'œil. Elle n'aime pas trop ces bestioles dont l'effronterie a vite fait de se changer en agressivité. Et puis, elle redoute toujours la fiente perfide qui vient ruiner toute dignité en s'écrasant de manière tellement ridicule et injuste sur la tête ou l'épaule. Comme s'il lisait dans ses pensées, un goéland argenté, perché sur une bitte d'amarrage, ouvre son redoutable bec jaune et lance un long cri moqueur alors qu'elle passe près de lui. Elle sort son micro enregistreur de sa housse et le tend à l'oiseau qui criaille de plus belle devant cette provocation. *Parfait comme ambiance sonore, pense-t-elle, merci coco.*

Mathilde est journaliste à Radio-France. Elle réalise des reportages pour certaines émissions régulières. Mais la demande est en baisse et la tendance à privilégier les « invités-plateau », alors elle pige également pour des magazines. À Fécamp, elle fait coup double. Une émission consacrée aux arts et traditions populaires lui a commandé un reportage sur le musée des Pêcheries et la fête du hareng, et un magazine culinaire, un article sur la distillerie de Bénédicte. De quoi justifier quelques jours sur place. Mathilde habite à Rouen, un peu trop loin pour faire les allers-retours, elle a donc pris une chambre d'hôtel avec vue sur le port et l'animation qui y règne. Elle est à pied d'œuvre pour être dès l'ouverture sur les stands et faire des interviews au calme, avant que la foule n'envahisse les lieux.

Satisfaite de la prestation du goéland criard, elle rangea son micro et sortit son calepin pour consulter sa liste des personnes à interroger et des sujets à traiter. À Radio-France, le travail de Mathilde était apprécié. On aimait sa rigueur professionnelle, mais aussi la liberté de

son style, parfois décapant. La productrice de l'émission qui l'employait lui faisait confiance et lui laissait carte blanche, ce qui lui convenait parfaitement.

Elle devait rencontrer la conservatrice du musée des Pêcheries en milieu d'après-midi, avant d'assister au clou de la journée : la présentation des prétendantes au titre de Reine du hareng. Elle ne voulait pas rater non plus, peu avant midi, les premiers chants de marins. Mais d'ici là, elle n'avait pas de rendez-vous fixe. Elle décida donc de flâner pour prendre l'atmosphère de l'événement. Histoire de s'immerger également dans l'ambiance sonore, elle emboîta le pas au joueur de cornemuse qui déambulait en concurrençant largement les cris des goélands. Elle venait de passer devant le stand des sauveteurs en mer, s'étant promis d'y revenir après avoir exploré tout le quai, quand on frappa sur son épaule. Elle se retourna pour faire face à un beau gosse en caban orange fluo, estampillé d'une ancre dans une bouée jaune, le logo de la SNSM.

— Excusez-moi, mademoiselle. Je peux vous offrir un autocollant des sauveteurs en mer ?

Celui-là, il ne va pas qu'à la pêche au hareng, pensa Mathilde. Mais qu'à cela ne tienne, l'occasion faisant le larron, elle dégaina son micro-enregistreur.

— Bien sûr ! Vous permettez que je vous enregistre ?

Le beau gosse, car décidément c'en était un avec ses cheveux bruns un peu fous, son sourire enjôleur et ses yeux gris orage, eut un mouvement de recul. *La surprise et cette méfiance instinctive face au micro*, se dit Mathilde, souriant malgré elle devant son air soudainement ahuri.

— M'enregistrer ?

— Oui. Je suis journaliste pour Radio-France, en reportage sur la fête. Je pense que c'est une bonne occasion de faire connaître un peu mieux votre association.

— Vous êtes journaliste ?

Cette fois, Mathilde ne put retenir un éclat de rire

devant l'air incrédule de ce jeune type qu'elle trouvait finalement plutôt sympathique dans sa naïveté.

— Ça a l'air de vous surprendre. Vous voulez voir ma carte de presse ?

— Non, non ! s'exclama-t-il en levant les mains en signe de reddition. Mais c'est qu'ici, les journalistes locaux ont plutôt une bonne cinquantaine et du poil gris au menton...

Évidemment, Mathilde avait presque trente ans de moins, le visage frais, l'œil espiègle et les cheveux noir corbeau. Enfin, pour le moment, car elle en changeait régulièrement la couleur, au point que seul son frère Lucien, en puisant dans leurs souvenirs d'enfance, aurait été capable de dire quelle était la couleur naturelle de sa chevelure.

— Je suis désolée de ne pas correspondre à vos critères, se moqua-t-elle gentiment.

— Non, non, pas du tout... au contraire, ça me va très bien, fit-il avec un grand sourire.

Visiblement, il avait retrouvé son assurance et n'était pas mécontent de cette rencontre. Il lui tendit la main.

— Je m'appelle Nicolas. Et vous ?

— Mathilde.

— Enchanté, Mathilde. Pour vos questions, je veux bien. Mais avant, il faudrait que j'en parle aux autres, fit-il en désignant des bénévoles en orange qui, comme lui, essayaient de récolter des dons. On pourrait se retrouver un peu plus tard au stand... ou autour d'une bière ou d'un vin chaud ? Ça vous irait ?

— D'accord, concéda Mathilde, plutôt amusée par la proposition.

— En fait, ça serait mieux en fin de journée, réfléchit-il. J'aurai plus de temps, rien que pour vous... On dit ici vers dix-sept heures ?

La manœuvre manque de subtilité, pensa-t-elle. Elle pour-

rait peut-être se laisser tenter par une aventure maritime, à condition toutefois que ce soit elle qui fixe le cap. Elle s'apprêtait donc à calmer l'enthousiasme du beau sauveur, quand des éclats de voix retentirent près de la criée. Tout se passa très vite. Un mouvement de foule complexe se produisit au même moment, comme dans ces bancs de poissons capables de réaliser des figures à faire pâlir d'envie des champions de nage synchronisée. Tandis que les uns refluaient, les autres affluaient, pris dans les filets de la curiosité. Dans la bousculade, Mathilde et Nicolas furent portés sur le devant de la scène. Un petit attrouplement s'était formé devant le joueur de cornemuse. Or, voilà que derrière lui, une silhouette bizarrement accourtrée était apparue en titubant. De longs cheveux en raphia vert, un T-shirt à paillettes argentées sur un pull marin, un pan de vieux filet enroulé autour de la taille en guise de jupe, des bottes en caoutchouc et, autour du cou, une turlutte montée en sautoir. Le cornemuseux lui-même retenait son souffle devant l'improbable apparition qui, dans sa démarche mal assurée, serrait les mains autour de son cou. Quelque chose de rouge coulait entre ses doigts crispés. L'étrange créature se laissa enfin tomber au sol, comme un coureur fatigué qui s'assoit par terre une fois la ligne d'arrivée franchie. Lorsque ses mains se desserrèrent, le sang pulsa alors autour de la lame du couteau planté dans le cou, fleurissant le bitume d'une tache écarlate. De stupeur, le musicien lâcha sa cornemuse, dont le réservoir se vida dans un couinement d'agonie, aussi dissonant que déchirant.

Après y avoir rajouté un dernier livre, Lucien ferma son sac de voyage et s'approcha de la cheminée. Profitant des ultimes rougeoiements des braises moribondes, un gros chat noir se répandait mollement dans un fauteuil ancien, dont il avait retapissé le velours fatigué d'une épaisse couche de poils. Lucien caressa l'animal entre les oreilles.

— Sois sage, mon brave Mosca. Mathilde ne peut pas venir s'occuper de toi, mais tu as assez de croquettes pour tenir jusqu'à mon retour. Je ne pars que deux jours. Il va juste falloir que tu fasses l'effort de quitter ton fauteuil pour trouver un radiateur, si tu veux continuer à te faire rôtir.

Dérangé dans son sommeil par ce témoignage d'affection intempestif, le chat s'étira, bâilla et sauta en bas de son fauteuil, avant de disparaître en direction de la cuisine, sans doute pour vérifier que le stock de croquettes était vraiment suffisant.

Pour la troisième fois au moins, Lucien fouilla dans sa poche pour s'assurer qu'il n'avait pas oublié son billet de ferry. Il devait embarquer à Dieppe pour Newhaven, de là il prendrait un train pour Londres.

Le frère de Mathilde était un des rares spécialistes

de Carlo Crivelli, ce peintre vénitien de la Renaissance, reconnaissable aux concombres incongrus qui ornaient ses tableaux. Longtemps resté dans l'ombre des Bellini et Mantegna, Crivelli ne jouissait pas de la reconnaissance qu'il méritait. C'est pour réparer cette injustice que Lucien préparait depuis plusieurs années un ouvrage qui deviendrait forcément la référence incontournable sur son peintre fétiche. De leurs parents, décédés alors qu'ils étaient encore enfants, Mathilde et Lucien avaient hérité une fortune suffisante pour leur permettre de vivre de leurs rentes. Mathilde aimait son métier de journaliste et elle avait décidé de travailler malgré tout. Lucien, de neuf ans son aîné, s'était chargé de son éducation. Lorsqu'elle était devenue indépendante, il avait choisi de se retirer dans le manoir familial, perdu dans la campagne cauchoise, et de se consacrer à l'étude des beaux-arts. La solitude convenait à son caractère parfois mélancolique, au grand désespoir de sa sœur qui essayait le plus souvent possible de l'arracher à sa retraite. Pour l'heure, il faisait un séjour éclair à Londres, le temps de se rendre à la National Gallery. Le prestigieux musée conservait une des plus importantes collections de peintures de Crivelli, et Lucien avait obtenu l'autorisation d'accéder aux réserves pour y étudier celles qui n'étaient pas exposées au public.

Un coup de klaxon retentit dans la cour. Dans le vestibule, Lucien enfila son manteau, noua une écharpe autour de son cou et coiffa son chapeau de feutre gris. La météo londonienne ne risquait pas d'être clémente en cette dernière semaine de novembre. Il attrapa son sac de voyage et un indispensable parapluie, puis sortit sur le perron. Le taxi qu'il avait commandé l'attendait au bas de l'escalier. Il ferma la lourde porte de bois et descendit les marches. Un dernier regard pour la grande bâtisse de brique et de grès, puis il monta dans la voiture. Dieppe

n'était qu'à une demi-heure, il serait en avance, mais il fallait remplir les formalités de douane et Lucien n'aimait pas être bousculé. Il avait de toute façon emporté suffisamment de lecture pour patienter et occuper la traversée.

La nuit tombait tôt en cette période de l'année. Bien qu'il ne fût que 16 heures, la lumière déclinait déjà sous le ciel alourdi de nuages menaçants. Depuis plus d'une semaine, la pluie ne cessait que rarement, la campagne était gorgée d'eau. Une eau qui ruisselait, boueuse, sur les petites routes, jusqu'à former d'énormes flaques qui mettraient des jours à se résorber. En son for intérieur, Lucien pesta une fois de plus contre ceux, à courte-vue, qui coupaient les haies de hêtres centenaires autour des anciens clos-masures ou autour de certains champs, sans jamais replanter. L'eau n'était plus retenue, elle noyait tout, sapait les talus qui finissaient par s'effondrer. Toute une partie de la faune ne trouvait plus à s'abriter ou à nicher. Même s'il n'avait pas d'enfant, Lucien se sentait redevable envers les générations futures du monde qu'il allait leur laisser. Et un monde avec moins d'arbres n'était certainement pas meilleur.

Le taxi avait rejoint la voie rapide qui conduit jusqu'à Dieppe. Tel un enfant, le front appuyé contre la vitre froide, Lucien regardait défiler le paysage qui s'estompait de plus en plus dans les premières brumes du crépuscule. Comme la nuit descendait insensiblement sur la campagne, il sentait le spleen descendre doucement sur son âme. Il connaissait bien ce sentiment perfide et il savait que s'il ne réagissait pas, il y prendrait bientôt une sorte de délectation morbide. Les Sirènes de la tristesse sont souvent celles qui ont les voix les plus charmeuses. Il se secoua en se promettant de leur résister. Cette escapade londonienne tombait bien, il lui suffisait de se concentrer sur le but de son voyage et de se laisser porter par

l'enthousiasme de revoir *La Vierge à l'hirondelle*, le seul polyptyque de Crivelli qui n'ait pas été démembré.

Le taxi se gara devant la gare maritime, Lucien resserra le col de son manteau et, sous un crachin glacial, se dirigea vers le hall d'embarquement des passagers.

– 3 –

– Merde ! C'est Jean-Claude !

Sans prendre le temps de réfléchir, Nicolas s'était élancé. Il s'agenouilla au-dessus du corps. Sous son accoutrement grotesque, il était encore agité de quelques spasmes. Le sang poissait les mèches vertes des cheveux artificiels qui se collaient au visage et au cou. Pour y voir clair, Nicolas envoya balader la perruque qui révéla une coupe en brosse d'un roux carotte, puis il plaça les doigts de sa main droite sous la nuque de l'agonisant. De la main gauche, il retira le couteau de la plaie, où il enfonça aussitôt son pouce droit. Il farfouilla fébrilement dans le cou au milieu de bouillons d'hémoglobine.

– Putain, je la trouve pas ! Ah ! ça y est, je l'ai !

Mathilde sentit son cœur se soulever. Elle n'était pas spécialement impressionnable, mais là, tout de même, entre odeurs de poissonnerie et boucherie, ça commençait à faire beaucoup... Elle détourna les yeux pendant que Nicolas lui criait :

– Appelez les secours, je ne vais pas pouvoir tenir comme ça très longtemps !

Les policiers en patrouille venaient d'arriver au pas de course, ils ne laissèrent pas à Mathilde le temps de répondre.

— C'est fait, ils sont prévenus. Maintenant, tout le monde recule.

Il faut dire que l'attroupement s'était considérablement accru depuis que Nicolas était intervenu. Le spectacle avait pris des airs de reportage de trash TV : du sang, de l'action et du suspense... La victime allait-elle tenir le coup jusqu'à l'arrivée des secours ? Comment réagirait le beau sauveteur si son ami mourait entre ses mains ? Et puis, il s'agissait d'un meurtre... Qui sait si l'assassin ne se dissimulait pas tout près, dans la foule ? De quoi faire courir un frisson d'excitation dans les échine.

Lorsque les policiers repoussèrent les badauds, une bousculade se produisit et Mathilde fut désagréablement ballottée entre les corps de ses voisins, dans un brouhaha de commentaires exaltés. Les sirènes des véhicules de gendarmerie couvrirent le tout. Le périmètre fut bouclé en un clin d'œil, ce qui n'était pas difficile étant donné la topographie. Il suffisait de bloquer l'entrée des quais, près de l'office du tourisme, ainsi que la passerelle qui enjambait le canal d'accès au bassin Bérigny. Ces deux points sous contrôle, la seule manière de quitter les lieux, c'était à la nage, ce qui, par dix degrés, n'aurait été ni très discret, ni très approprié... Le bruit courut très vite que la police allait relever les identités et qu'on ne pourrait partir qu'après. Mathilde soupira. Cela risquait de prendre des heures. Voilà comment un reportage plutôt amusant se transformait en galère. Résignée, elle fit un signe de la main à Nicolas et s'apprêta à suivre la file pour aller déclarer son identité.

— Attendez ! lui cria-t-il, sans quitter sa position.

Elle le vit parler à un des policiers qui montait la garde près de lui, puis l'agent se dirigea vers elle.

— Venez, lui fit-il.

Elle rejoignit Nicolas et jeta un regard furtif à la victime. Sa poitrine semblait encore se soulever faiblement

et son teint avait viré au grisâtre. *Les derniers spasmes d'un poisson s'asphyxiant sur le pont d'un chalutier*, songea-t-elle, en se reprochant aussitôt cette image incongrue. Très vite, elle reporta son attention sur le visage de Nicolas, en essayant de ne pas penser où il avait les mains.

— Ça va ? demanda-t-elle bêtement.

— Génial ! Si vous vouliez bien m'essuyer le front, ce serait parfait !

Elle s'aperçut effectivement que la sueur ruisselait sur son visage et lui coulait dans les yeux. Elle s'exécuta. Nicolas restait silencieux, tendu, concentré sur son point de compression. Régulièrement pourtant, il s'adressait au pauvre gars qui ne l'entendait sans doute plus depuis longtemps et l'encourageait à tenir bon. Enfin, les sirènes des pompiers pimponnèrent comme un alléluia. Déjà, pendant que d'autres s'activaient autour du gisant, un médecin s'agenouillait près de Nicolas qui fit aussitôt son rapport :

— J'ai un point de compression sur la carotide...

— Eh bien, s'il s'en sort, il vous devra une fière chandelle... À mon signal, vous relâchez, et je vais clamber... Allez-y !

Nicolas ne se le fit pas dire deux fois, il dégagea son pouce de la plaie et s'écarta aussitôt pour laisser le champ libre à l'équipe d'urgentistes. Il était couvert de sang, sa main droite en dégouttait et il la regardait avec une sorte de stupeur, comme un objet répugnant dont on ne sait pas quoi faire. La pression était en train de retomber et Mathilde comprit que le beau sauveteur n'en menait plus si large que ça. Elle négocia une minute avec les policiers, puis attrapa Nicolas par le bras.

— Venez, dit-elle, on va trouver un endroit pour vous nettoyer avant d'aller faire notre déposition.

Hagard, il se laissa guider et la suivit vers le musée des Pêcheries. Le musée était installé sur le Grand Quai,

dans les anciens locaux de *La Morue Normande*, une usine de conditionnement de poisson construite après-guerre, à l'époque où Fécamp était encore le premier port morutier de France. Une partie du personnel s'était rassemblée devant les portes pour commenter les événements. Ils reculèrent devant l'aspect de Nicolas qui aurait tout aussi bien pu sortir d'un film d'horreur de catégorie Z. Mathilde ne se démonta pas pour autant :

— Est-ce qu'on peut utiliser les toilettes, s'il vous plaît ?

La jeune femme qui se tenait à l'accueil eut, elle aussi, un mouvement de recul, mais elle se ressaisit, sortit de derrière le comptoir et vint au-devant d'eux.

— Bien sûr, suivez-moi, fit-elle.

Ils lui emboîtèrent le pas jusqu'à la porte des lavabos devant laquelle elle s'effaça pour laisser passer Nicolas. Mathilde attendit avec elle.

— C'est affreux, ce qui s'est passé ! Votre ami a pu sauver le pauvre homme ?

La voix était douce et Mathilde perçut un léger accent anglais qu'elle n'avait pas remarqué jusque-là. Elle reporta son attention sur son interlocutrice. La peau mate, quelques boucles de cheveux très bruns qui s'échappaient d'une queue-de-cheval, des pommettes hautes, les yeux noirs sous des sourcils bien dessinés, la jeune femme était pleine de charme.

— En fait, je n'en sais rien... il était encore vivant à l'arrivée des secours, mais à peine. Et pour être franche, Nicolas n'est pas vraiment un ami, je venais tout juste de faire sa connaissance quand tout ça est arrivé.

En se demandant intérieurement pourquoi elle éprouvait ainsi le besoin de se justifier, elle poursuivit :

— Je m'appelle Mathilde Delatour, je devais rencontrer la conservatrice du musée cet après-midi.

— Ah oui, bien sûr, vous êtes la journaliste. Excusez-moi,

je ne me suis pas présentée, je suis stagiaire ici. Mon nom est Nadia.

Mathilde sourit en entendant la dernière phrase.

— Vous êtes anglaise, n'est-ce pas ?

Nadia prit une mine faussement contrite.

— Londonienne, exactement. Cela s'entend donc tant que cela ?

— Non, très peu...

À ce moment, Nicolas ressortit des toilettes. Il s'était lavé les mains et le visage et avait également nettoyé son ciré orange. Le zombie sanglant était repassé en mode beau gosse, même s'il conservait le teint cireux. Il s'approcha de Nadia et lui prit la main pour la serrer :

— Merci, dit-il en gardant cette main dans la sienne peut-être un peu plus longuement que nécessaire... Oh ! Je suis désolé ! J'ai fait une tache sur votre chemisier.

Sur le poignet de son chemisier blanc, il y avait une petite trace de sang.

Ben voyons, pensa Mathilde avec agacement, *faut pas se gêner. Décidément, il ne sait pas quoi inventer pour aller à la pêche celui-là.*

Nadia retira sa main et répondit un peu froidement :

— Ça ira, je vais tout de suite le rincer.

Elle se tourna vers Mathilde pour ajouter sur un ton plus cordial :

— J'espère que nous nous reverrons cet après-midi.

Puis elle disparut à son tour dans les toilettes.

— Allons, Nicolas, fit Mathilde, la police attend notre déposition. Autant s'en débarrasser au plus vite.

— Vous avez raison, concéda-t-il en reportant toute son attention sur elle, et puis surtout je veux savoir s'ils ont réussi à stabiliser Jean-Claude. Venez !

Cette fois, ce fut lui qui lui saisit le bras et l'entraîna vers la sortie.